

Jornada:
Trobada d'associacions de llengües romàniques

El cuestionario punto de partida es el siguiente:

Romanista no es solo el profesor de Filología Románica, sino también el investigador y profesor que dedicándose al estudio de una lengua trabaja de manera comparativa, teniendo presente las otras lenguas y los estudios sobre ella, especialmente con visión diacrónica, sabedor que todas las lenguas hijas del latín evolucionan de manera semejante. Por eso se echa de menos que las asociaciones de lenguas nacionales y la Société de Linguistique Romane no tengan unos canales de comunicación estrechos y ágiles y que en los congresos de aquellas no esté más presente la visión global y comparativa.

Aprovechando el marco del CILFR2010, la SLR y la AILLCatalanes convocan a las otras sociedades y asociaciones lingüísticas para compartir puntos de vista y estrategias con vistas a unir los esfuerzos en pro de un mejor conocimiento de las lenguas románicas y en aprovechamiento de los descubrimientos e instrumentos desarrollados por cada asociación. La reunión tratará en torno a los puntos siguientes:

1. Cómo establecer relaciones productivas entre las diferentes sociedades lingüísticas: intercambio de revistas, de bibliografía.
2. Estudio trianual de un tema común por todas las asociaciones que luego se trataría en los congresos particulares y en el general.
3. Presencia en cada congreso de una lengua nacional de conferencias y mesas redondas de otras lenguas o de un tema románico general.
4. Potenciación del estudio de otras lenguas románicas dentro de los estudios particulares, buscando la intercomprensión y evitando que el inglés sea la lengua puente entre las hijas del latín.
5. Frente común para la revaloración de las lenguas románicas dentro de las administraciones nacionales y regionales.

Ana Maria Brito (Universidade do Porto – Présidente de l'ALP)

L'Association Portugaise de Linguistique

En tant que Présidente de l'Association Portugaise de Linguistique (APL), je salue les participants de cette table ronde et tous les linguistes qui sont venus à Valencia pour présenter leurs recherches sur les langues romanes.

L'Association Portugaise de Linguistique est une association non lucrative de près de quatre cent membres, comprenant des linguistes ou des chercheurs en linguistique, portugais, brésiliens et d'autres nationalités, et qui a été créée en 1984 avec pour objectifs de «développer

l'étude de la Linguistique», de «fournir à ses associés un espace de débat et des possibilités de coopération (...)» et «d'élaborer des rapports et de formuler des suggestions et des critiques sur des questions d'enseignement et de recherche en Linguistique». (Art. 2° des *Statuts*).

La Linguistique portugaise s'est développée tardivement au Portugal, à partir des années soixante du XX^e siècle, à la suite de la rencontre entre la tradition historique et philologique, les études dialectologiques et les nouveaux courants de la Linguistique Moderne, en particulier le Structuralisme Européen et la Grammaire Générative. Un tel développement s'est produit dans les Facultés des Lettres des Universités de Coimbra, Lisbonne et Porto, en particulier sous l'influence de Paiva Boléo, Herculano de Carvalho, Lindley Cintra, Maria Helena Mateus, Malaca Casteleiro, Emília Marques et, un peu plus tard, dans les années 70, Óscar Lopes. Dans les années 80, la Linguistique était déjà présente dans les universités et dans des centres de recherche, mais il était nécessaire de donner plus de visibilité et d'unité à notre travail. Ainsi est née l'APL.

Vingt six ans après cette création on peut dire que l'APL a atteint les objectifs qui ont été formulés en 1984: notre association organise chaque année ses rencontres annuelles, elle a publié sans interruption les actes de ces rencontres et depuis 2008 des textes sélectionnées et a organisé des rencontres thématiques nationales et internationales. Grâce à tout cela, l'APL s'est établie comme un important forum de discussion, contribuant de façon décisive à une plus grande connaissance de la nature du langage et des langues, en particulier du portugais et de ses variantes. Surtout depuis le Congrès International sur le Portugais, qui a eu lieu à Lisbonne en 1994, et depuis le Projet *Português Europeu / Português brasileiro*, coordonné par João Peres et Mary Kato, les contacts entre le Portugal et le Brésil se sont accentués; le Mozambique et le Cap Vert ont été souvent présents à nos rencontres, moins l'Angola et la Guinée Bissau.

Dans une étude que j'ai menée à partir des livres d'actes de 24 rencontres (1984-2008), sur les langues étudiées dans les rencontres de l'APL, le portugais européen et ses variantes, en comparaison avec les langues romanes et germaniques, occupe naturellement la première place; mais il y aussi les langues bantou (6 articles), les créoles de base lexicale portugaise (11 articles), le galicien (14 articles), la langue gestuelle portugaise (4 articles).

Au Portugal l'intérêt et la recherche pour les langues romanes continuent vivants. Comme l'affirme Martin Harris (1988: 24), «(...) quoiqu' aucune des langues romanes ne puisse prétendre rivaliser avec l'anglais, la langue internationale depuis la deuxième moitié du XX^e siècle, on ne peut pas oublier que, parmi la douzaine de langues les plus parlées dans le monde, figurent trois langues romanes, présentant chacune un continuum de variantes qui vont des normes métropolitaines aux normes régionales et à des formes plus ou moins créolisées. Ce que l'Empire romain a fait pour le latin, l'expansion coloniale et la facilité contemporaine de voyager et de communiquer l'ont fait pour les langues romanes». (ma traduction)¹

Outre cette situation sociolinguistique des langues romanes, on ne doit pas oublier la richesse de ces langues du point linguistique à tous niveaux: en tant que spécialiste en syntaxe, il vaut la peine de signaler la richesse du système pronominal, en particulier l'existence des pronoms clitiques, y compris les clitiques «en» en français et «ne» en italien,

¹ Harris, M. (1988): *The Romance Languages*. In: Harris, M. / Vincent, Nigel (edd.): *The Romance Languages*. Londres & Sydney: Croon Holm.

le «clitic doubling» de l'espagnol et du portugais, les multiples constructions infinitives, dont l'infinitif fléchi en portugais européen, les différentes possibilités de nominalisation de l'infinitif, l'existence du subjonctif, de la distinction «ser» et «estar» du portugais et de l'espagnol, l'ordre dominant SVO mais enrichi de plusieurs possibilités d'inversion du sujet, l'expression «é que» et ses formes correspondantes comme procédé de focalisation de l'information, etc.

Il ne faut pas oublier, cependant, que l'hétérogénéité des langues romanes du point de vue syntaxique est énorme; le français, d'un côté et le roumain, de l'autre, sont peut-être les plus «exotiques» des langues romanes: il vaut la peine de signaler l'existence des articles suffixaux du roumain, ce qui le rapproche du bulgare, de l'albanais et du suédois, l'expression du pronom sujet du français, qui fait de cette langue la plus germanique des langues romanes; et si l'on regarde les variantes brésilienne et africaine du portugais on rencontre dans certains contextes la possibilité de déterminants nuls en position sujet avec une interprétation générique, une option qui se rapproche de l'anglais.

Je parle ici de la diversité syntactique des langues romanes pour introduire l'idée que nos associations doivent naturellement défendre la recherche des études romanes, mais être ouvertes à la comparaison avec d'autres langues du monde, même typologiquement éloignées.

Aussi nos associations doivent-elles défendre les langues romanes les plus répandues comme langues de science, comme métalangues, indépendamment de l'importance que l'anglais a dans le monde actuel comme langue de communication internationale.

Je termine, en remerciant l'organisation de ce grand congrès de l'aimable invitation à participer à cette table ronde et en la félicitant pour tout le magnifique travail qui a rendu possible cette merveilleuse rencontre de tant de linguistes et de tant d'amis.

Rafael Cano Aguilar (Universidad de Sevilla – Secretario de la AHLE)

Asociación de Historia de la Lengua Española

La Asociación de Historia de la Lengua Española es, probablemente, entre las Asociaciones filológicas de ámbito románico una de las más jóvenes. No obstante, su actividad ha sido constante y, creemos, ha aportado importantes contribuciones a la Lingüística histórica hispánica, de cuya revitalización y renovación ha sido a la vez síntoma y estímulo.

Se constituyó durante el I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española, celebrado en la sede cacereña de la Universidad de Extremadura del 30 de marzo al 4 de abril de 1987. Sus impulsores fueron los organizadores del Congreso, los profesores Manuel Ariza, Antonio Salvador y Antonio Viudas, el primero de los cuales fue elegido secretario, mientras que la presidencia recayó por aclamación en Rafael Lapesa. Tras su constitución se legalizó su existencia mediante inscripción en el registro de Asociaciones del Ministerio del Interior, y en 2003 se adaptaron los Estatutos a lo determinado por la Ley de Asociaciones de 2002. Por otro lado, la renovación en los miembros de la directiva de la Asociación ha sido constante, si bien combinada con una continuidad de base que permita una línea de actuación claramente visible. Su primer presidente, Rafael Lapesa, fue nombrado presidente de honor

en 1996, hasta su fallecimiento en 2001; tras él se sucedieron en la presidencia filólogos tan eminentes como Emilio Alarcos, Manuel Alvar y Humberto López Morales, quien ejerce dicho cargo desde 2003. Por su parte, la secretaría fue ocupada por Manuel Ariza desde la fundación de la Asociación hasta 2000, año en que fue elegido para el puesto Rafael Cano, quien continúa en la actualidad. Por la Junta Permanente han desfilado bastantes de los más notables historiadores del español, manteniéndose desde los orígenes un relativo equilibrio, fervientemente propugnado por Lapesa, entre españoles, hispanoamericanos y europeos.

La actividad central, fundamental, en la vida de la Asociación han sido los Congresos de Historia de la Lengua Española, que ha ido organizando sin interrupción y con un constante lapso de tres años entre unos y otros. Tras el fundacional de Cáceres, siguieron los de Sevilla (1990), Salamanca (1993), Rioja (1997), Valencia (2000), Madrid (2003), Mérida (México) (2006) y Santiago de Compostela (2009). Está prevista, finalmente, la celebración del próximo Congreso, el noveno desde su fundación, para el otoño de 2012 en Cádiz, integrándose así en los actos conmemorativos del bicentenario de la promulgación de la primera Constitución española, detonante a su vez de la formación de las nuevas naciones americanas de raíz hispana. Con ser importante la celebración de Congresos no lo es menos el compromiso de que lo dicho en ellos se transmita en forma de Actas: de este modo, todos los Congresos se han visto plasmados en Actas voluminosas, publicadas como muy tarde dos años después de la celebración del Congreso respectivo (en este momento se está a la espera de la publicación de las Actas del IX Congreso, actualmente en fase de pruebas). De este modo, las Actas de los Congresos de nuestra Asociación constituyen un panorama completo de los estudios de historia del español en los últimos 30 años. De ahí que se hayan convertido en referencia insustituible para el estudio y la investigación de esta específica parcela de la Lingüística románica, con la que comparte su deseo de eliminar artificiosas barreras (sincronía / diacronía) y de integrar el estudio lingüístico y literario (en la clásica forma filológica o en las nuevas perspectivas textualistas).

En 2006 pudo iniciarse otro de los objetivos largamente pretendidos por la Asociación, pero que por muy diversas circunstancias no había podido llevarse a cabo: la publicación de una *Revista de Historia de la Lengua Española*, que acogiera la investigación última en nuestro campo de estudio, tanto en forma de trabajos más extensos y profundos como de notas breves, informativas o descriptivas, o de reseñas (junto a informaciones sobre nuevas publicaciones en historia del español o sobre la vida de la Asociación). La *Revista* se ha venido publicando con periodicidad anual constante hasta hoy, y en ella han colaborado prestigiosos investigadores de renombre y otros en el comienzo de su labor científica. En uno y otro casos se ha intentado que el rigor científico fuera el requisito básico para que los respectivos trabajos vieran la luz en la *Revista*. No obstante, como se muestra en la «Tribuna libre – Debate», publicada en el último número de la *Revue de Linguistique Romane* (T. 74, julio-diciembre de 2010), que recoge una mesa redonda desarrollada en el CILFR de Valencia de septiembre de este año, las dificultades con que choca una revista humanística en un mundo científico dominado por las «evaluaciones externas» son muchas. En nuestro caso, el problema radica en que, por su juventud, aún no ha sido «indexada» en las bases de datos internacionales, y por ello no tiene aún el suficiente atractivo para las nuevas generaciones de filólogos y lingüistas acostumbrados a un sistema de meritocracia más formal que de contenidos. No obstante, la *Revista* cumple todos, o casi todos, los criterios exigidos, por

lo que es de esperar que no tarde en incorporarse al conjunto de revistas de referencia, esperamos que en su máximo nivel.

Congresos, actas y revista son actividades constantes, periódicas, permanentes en la vida de nuestra Asociación. Pero también ha habido otras, más irregulares, dependientes de circunstancias muy variadas: seminarios, coloquios... No obstante, en este ámbito la actividad de la que la Asociación se siente más orgullosa ha sido la celebración del centenario del nacimiento de nuestro primer presidente, Rafael Lapesa, en quien se vinculan de forma indisoluble el nombre de la persona y el de la actividad a la que dedicó su vida científica y académica. La celebración tuvo como acto central un congreso destinado a conocer el papel de la obra de Lapesa en la filología hispánica actual. Se llevó a cabo en Madrid, en la Universidad Complutense, su universidad, del 11 al 13 de junio de 2008, en colaboración con la Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales. También este congreso generó una publicación, *La obra de Lapesa desde la Filología actual* (2009). En el congreso y en el libro participaron no solo discípulos y seguidores de Lapesa sino también lingüistas de muy variadas procedencias, pero concordes con el espíritu lapetano de análisis minucioso de los datos, elaboración de explicaciones congruentes con ellos y espíritu científico amplio, no constreñido por directrices predeterminadas de escuelas o teorías.

Como ha podido comprobarse, la actividad de nuestra Asociación ha girado en torno a los tres nominales que integran su título: sus trabajos son básicamente lingüísticos, su carácter es primordialmente histórico, y su ámbito de estudio es la lengua española. No obstante, fiel de nuevo a sus orígenes, tampoco es rígida en ninguno de estos tres puntos. Admite la visión descriptiva, sincrónica de la lengua, trabaja con textos (en todos los Congresos ha habido una sección especial dedicada a la «historia de la lengua literaria»), y nunca olvida los lazos del español con las otras lenguas románicas, las hispánicas (o iberorrománicas) en primer lugar. En lo que se refiere a este último punto, ha de destacarse que en los dos congresos celebrados en territorios con otra lengua oficial se ha pretendido dar a esta un espacio propio en el congreso. Se consiguió en el congreso de Valencia de 2000 con el catalán valenciano; no fue posible, por razones de pequeña política universitaria, con el gallego en el congreso de Santiago de Compostela de 2009.

Por otro lado, la Asociación tampoco pretende vivir aislada de su entorno académico. Aunque, por diversas razones, no se han llevado a cabo actividades más o menos «oficiales» conjuntas con otras sociedades lingüísticas y filológicas, las relaciones con estas son fluidas, máxime cuando se comparten con ellas socios y, en muchos casos, dirigentes. Los casos más notables son los de la Asociación de Lingüística y Filología de América Latina y la Société de Linguistique Romane.

Los problemas de una Asociación como la nuestra son, evidentemente, los mismos que los de nuestras semejantes. Su viabilidad económica está garantizada, pues si bien no cuenta en la actualidad con ningún patrocinio, público o privado, la existencia de un grupo de socios (en torno a los tres centenares) fiel desde los orígenes permite la supervivencia de la sociedad. Más problemáticos resultan los congresos, y mucho más las publicaciones de las correspondientes Actas. Es bien sabido que congresos tan amplios como los celebrados periódicamente por nuestra Asociación, en los que se intenta repasar todas las facetas de la historia del español, necesitan una infraestructura costosa que las cuotas de los asociados no bastan para sufragar. Se necesitan, pues, las subvenciones de entidades, especialmente

públicas, pues las privadas, por lo general, no acaban de entender debidamente el valor científico y académico de nuestras actividades. Hasta ahora, la Asociación ha tenido suerte en este punto. Ello no garantiza, sin embargo, que siempre vaya a ser así, pues cada congreso es una historia y un mundo aparte. Ahora bien, no solo son económicos los problemas de congresos como los nuestros. Tan importantes, o más, son los que se refieren a la calidad que se les debe exigir. En este punto, hay dos cuestiones que deben cuidarse muy especialmente: la calidad de las contribuciones (ponencias o comunicaciones) que se lean en ellos; y la continuidad de la asistencia de los congresistas, de modo que estos no se limiten a acudir el día de su intervención para, exclusivamente, dar lectura a su texto, sino que participen activamente en los debates que surjan a lo largo del congreso, pues tales actuaciones constituyen un formidable medio de enriquecimiento intelectual colectivo. No hay fórmulas fáciles para ninguno de estos dos objetivos, en cuya consecución nuestra Asociación está trabajando intensamente en la actualidad.

La calidad de las intervenciones en el congreso repercute, es obvio, en la calidad de las Actas resultantes, que serán lo que quede para quienes no asistieron al congreso o para las posteriores generaciones de filólogos. En este punto volvemos a chocar con los tan traídos y llevados «criterios de evaluación» manejados por las agencias públicas destinadas a valorar la calidad de la actividad científica y académica. En esos criterios, la actividad congresual ocupa un lugar muy secundario, aunque ciertamente mejor que en los inicios de estos procedimientos, cuando simplemente se la ignoraba. Así, de los dos organismos españoles más importantes para la vida académica y científica, uno, ANECA, el determinante del ascenso académico, considerará en los congresos solo «los de carácter internacional (y excepcionalmente los nacionales de especial relevancia), que incluyan revisión por pares y con una antigüedad y periodicidad que les convierta en referencia en su ámbito de conocimiento», y en ellos casi nada más que «las [presentaciones] plenarias y por invitación», todo lo cual no deja de ser contradictorio (¿se manda la ponencia de un invitado a evaluar por dos pares no invitados?) y frustrante (¿las comunicaciones no invitadas no sirven para nada?). El otro, CNEAI, la otorgadora de la excelencia científica, solo considerará los congresos si estos presentan los mismos criterios de calidad que las revistas; y ya sabemos que tales criterios son puramente externos, pues en ningún momento hay evaluador alguno que se tome la molestia de leer los trabajos que se presentan a evaluación. Con tales criterios la condena a muerte de los congresos como actividad científica parece inevitable, pues se les convierte en algo irrelevante para el *cursus* académico y científico universitario. Las consecuencias ya se están viendo: congresos que se publican como libros, ocultando cuidadosamente su origen, investigadores que leen comunicaciones pero que las retiran de las Actas, intervenciones de dudosa valía pues sus autores saben que nada van a añadir a su carrera... Al final, como ya está ocurriendo con algunas sociedades, los congresos quedarán reducidos al papel de «saraos» o *parties*, especialmente diseñados para que becarios y recién egresados empiecen a afilar sus armas investigadoras, pero abandonados en el momento de intentar ascender a un nivel superior. De esta forma, los organismos encargados de velar por la calidad acabarán induciendo la pérdida de calidad de uno de los mecanismos más poderosos en el hacer y el transmitir de la ciencia. No se puede entender la historia de la lingüística románica, o de la historia del español, al margen de sus respectivos congresos. Y con la degradación y muerte de los congresos vendrán las de las asociaciones, filológicas en este caso, que perderán su

razón de ser. Creemos que ello sería una catástrofe que de ningún modo traería un mundo nuevo mejor.

Ante ello no parece haber otra solución que una actuación conjunta de las asociaciones ante sus respectivos gobiernos, y ante las entidades supranacionales, como la Unión Europea, por la que las asociaciones aceptemos en nuestros congresos todos los controles de calidad que sean pertinentes, pero que a cambio se garantice la relevancia para la vida académica y científica de unas actividades que hasta la fecha se han venido mostrando como unos magníficos agentes de calidad y excelencia científicas. Esperamos que este sea el resultado de esta mesa redonda.

Emili Casanova (Universitat de València – Vocal de l’AILLC)

L’Associació Internacional de la Llengua i Literatura Catalanes

1. L’AILLC va nàixer de facto l’any 1968 a la Universitat de Strasbourg dins dels «Colloques» –l’onzé– organitzats pel «Centre de Philologie romane» d’aquesta universitat, gràcies a la iniciativa dels professors Georges Straka, Antoni M^a Badia i Margarit i Germà Colón, tres dels millors romanistes europeus, que hi participaren juntament amb Ramon Aramon i Serra, Joan Solà, Joan Veny i d’altres. I fou fundada oficialment a Cambridge l’any 1973 dins del III Col·loqui. El seu objectiu és ben clar, segons diu l’art 4 dels seus estatuts: «aplegar les persones físiques o morals que s’interessen per la llengua i la literatura catalanes, i fomentar els estudis de llengua i literatura catalanes i de totes les altres manifestacions de la cultura d’expressió catalana pertot arreu on la comesa serà possible. D’una manera més particular, l’Associació organitza –d’acord amb les institucions locals corresponents– els Col·loquis de l’especialitat, es preocupa de les Actes dels col·loquis celebrats i d’altres publicacions dins el seu camp específic, i preveu tota mena d’informació sobre treball en curs, empreses projectades, etc.»; és a dir, fomentar i difondre la cultura catalana, especialment la llengua i la literatura.

L’associació organitza cada tres anys un col·loqui internacional sobre temes relacionats amb la filologia catalana i en publica les actes (se n’han celebrat 15 a Estrasburg, Amsterdam (1970), Cambridge, Basilea (1976), Andorra-Barcelona (1979), Roma (1982), Salou-Tarragona (1985), Tolosa de Llenguadoc (1988), Alacant-Elx (1991), Frankfurt am Main (1994), Palma de Mallorca (1997), París (2000), Girona (2003), Budapest (2006) i Lleida (2009), i el proper el 2012 serà a Salamanca). Edita cada semestre un llibre-miscel·lània d’«Estudis de llengua i literatura catalanes» –va ja pel número 63, dedicat a una figura de les lletres catalanes, generalment als antics presidents de l’AILLC–, com a Josep Maria de Casacuberta, Pere Bohigas, Antoni M^a Badia, Arthur Therry, Giuseppe Tavani, Germà Colón, Jordi Carbonell, Joan Veny, Joaquim Molas i Albert Hauf –qui precisament moderà aquesta taula redona. Aquests textos i les Actes dels Col·loquis són publicats puntualment per Publicacions de l’Abadia de Montserrat. Distribueix entre els membres informació regular i útil sobre sessions de treball i sobre publicacions de l’especialitat –el darrer número és ja el Fullet 53. Disposa d’una pàgina web aillc@iec.cat i té la seu al carrer del Carme, 47, 08001, Barcelona. El seu president actual és Kalman Faluba, la secretària és Lídia Pons i la tesorera Ma. Rosa Lloret.

Més informació es pot trobar en *L'Associació Internacional de Llengua i Literatura Catalanes (1968-1998)*, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, Barcelona 1999. Té 1375 socis, 1229 persones físiques i 166 persones jurídiques (104 estrangeres i 62 espanyoles).

2. L'AILLC, que ha jugat un paper singular de defensa i promoció internacional de la llengua catalana –especialment abans de l'Institut Ramon Llull i de la Federació Internacional d'Associacions de Catalanística– i que sempre ha estat dirigida pels filòlegs més importants i prestigiosos de l'àrea catalanoparlant i de la catalanística internacional, ha funcionat com a símbol i institució coordinadora de les activitats de la Filologia Catalana envers l'exterior, més pensant en la funció de projectar-hi controladament totes les activitats filològiques que en l'objectiu de crear nous espais de recerca, de divulgació de la ciència catalanística, de contacte amb altres filologies i de recepció lingüísticolliterària. Això l'ha portada a no posar prou esment en el món de les relacions romanístiques, és a dir, a treballar plegadament amb altres filologies romàniques –això es veu fins i tot en els estatuts on no es fa cap referència a la Romania–, i això a pesar de la gran visió romanística d'alguns dels seus dirigents com Badia, Colón, Veny i altres –possiblement no ho pensaren perquè la relació ja la posaven ells amb la seua obra i figura. Per això, aquest congrés de Lingüística Romànica de València és un bon motiu per a nosaltres per a presentar-nos davant de vostés i oferir-nos a iniciar unes relacions estretes entre totes les associacions d'una llengua romànica, que ens permeten a tots:

- a) Mantenir i enfortir una perspectiva romànica en els nostres estudis.
- b) Reivindicar el valor de cada llengua romànica en si i de totes conjuntament com a llengües filles del llatí en una Europa dels pobles i de la seua cultura per minoritària o particular que siga.
- c) Fer veure a tots els parlants romànics del poc seny o trellat què significa usar com a mitjancer entre nosaltres l'idioma anglés, per fort que siga. I potenciar la intercomprensió passiva entre tots nosaltres.

3. En concret, l'AILLC proposaria 10 accions que podrien ajudar a aconseguir unes relacions entre tots molt fermes i productives:

- a) Proposar a la SLR, organitzadora d'aquest congrés, que actuara com a coordinadora i casa de totes les associacions particulars d'una llengua romànica, de manera que en la seua revista i en els seus congressos els dedicara un espai específic.
- b) Enllaçar les webs de les nostres associacions i enviar-se'n informació de les activitats, bibliografia nova seleccionada, informació sobre jornades i congressos. I fins i tot que en cada congrés local hi haguera algun invitat que parlara sobre una altra llengua en relació a la particular.
- c) Crear oficialment una Federació d'associacions de Romanística.
- d) Les revistes de les associacions o els congressos deurien convenir temes de visió romànica o interlingüística perquè sempre l'estudiós d'una llengua tinguera present la perspectiva general, únic àmbit on es pot explicar bé l'element peculiar.
- e) Les associacions, aprofitant el Congrés de Lingüística Romànica, podrien triar un tema romànic –o dos, un per a llegua i un altre per a literatura, i fins i tot més de temàtiques que interessin potenciar romànicament– i estudiar-lo des de totes les metodologies, fonts i àmbits lingüístics i presentar-lo en els mateixos congressos.

f) Potenciació de la intercomprensió entre tots acceptant l'ús de qualsevol llengua romànica en els congressos lingüístics locals –aquest punt ja es fa de fet.

g) Creació d'un Postgrau de Romanística universitari via internet, impartit entre totes les associacions i la SLR.

h) Considerar i difondre com a propi de cada llengua i associació l'obra filològica de les figures lingüístiques d'una altra zona.

i) Actuació conjunta de totes les associacions davant de les institucions europees perquè es valore més totes i cadascuna de les llengües romàniques i se les tinga com una forta, extensa, gran llengua, pròpia de l'Europa.

j) Revindicació conjunta de les associacions davant de cada Estat propi de la UE del valor de la Romanística com a matèria humanística que a més de ser el lligam més estret entre tots els fills de Roma, com diu l'Himne al Filòleg de Lluís Alpera, és una ciència que permet conèixer l'origen i el resultat final d'una evolució històrica irradiada a través d'un extens territori. Aquesta singularitat necessita un mètode d'avaluació particular, i no l'actual.

Crec fermament que malgrat l'esforç que significa sempre coordinar-se prompte n'estaríem tots satisfets i pagats pels resultats que aconseguiríem, que de segur que revertirien en els nostres estudiants i en la mateixa societat romànica.

Walter Meliga (Università di Torino – Président de l'AIEO)

Association Internationale d'Études Occitanes

Permettez-moi de vous rappeler en quelques mots l'histoire de l'Association Internationale d'Études Occitanes (AIEO). Cette histoire commence en 1981, lorsqu'à Liège, dans le cadre du dernier Congrès de langue et littérature d'oc et d'études francoprovençales (il s'agissait de congrès qui se succédaient depuis 1955), on a pris la décision de créer une association ayant pour objectif la promotion des études occitanes dans l'ensemble des disciplines humaines et réunissant les universitaires travaillant dans ces disciplines avec d'autres chercheurs et érudits non-universitaires.

Depuis sa fondation, l'AIEO a connu beaucoup de progrès, en premier lieu à partir du nombre et de la provenance des adhérents, qui viennent maintenant de quelques 25 pays différents, signe d'une progression des études occitanes au niveau international, notamment en Europe (les pays intéressés, en dehors de la France, sont l'Allemagne, l'Espagne, la Grande-Bretagne et l'Italie), mais aussi aux États Unis, en Europe de l'Est et dans le Pacifique.

L'activité de l'AIEO se développe dans l'organisation de grands congrès internationaux, tous les trois ans, soit dans une ville d'Occitanie, soit dans une ville universitaire étrangère; en outre, plusieurs congrès et colloques intermédiaires sur des problématiques ciblées ont été organisés par l'AIEO ou ont bénéficié de son soutien ou de son aide financière. L'AIEO est encore engagée dans la promotion et la publication de recherches et de thèses sur des sujets occitans et dispose elle-même d'une collection scientifique, dont la diffusion est maintenant assurée par les éditions Brepols (Turnhout, Belgique). Finalement, l'AIEO vise à être

constamment un lieu de rencontre et de confrontation pour tous les chercheurs en domaine occitan, du point de vue de la recherche ainsi que de la divulgation sérieuse.

Pour chercher à répondre aux points qu'Emili Casanova nous a suggérés à propos de cette table ronde, je dirais avant tout qu'il serait très bon, en effet, d'établir des relations continues entre nos différentes associations. L'Internet est là pour nous aider, du moins du point de vue de l'échange des informations générales: toutes nos associations, je crois, ont un site web où chacun de nous peut trouver, par exemple, des données bibliographiques ou des renseignements sur l'activité scientifique des domaines concernés. On peut commencer en établissant des liens réciproques entre chacun de nos sites et des listes de diffusion qui donnent à tous les renseignements essentiels.

Personnellement, je trouve peu pratique de donner à toutes nos associations des thèmes communs à traiter dans les congrès ou les colloques que chacune va organiser: il me semble difficile de le faire, d'autant plus que chaque association est en soi indépendante; chacune a ses buts, ses traditions d'étude et ses caractères propres. Par contre, il est possible, et même hautement souhaitable, de proposer à la communauté des chercheurs, des professeurs et des savants de notre domaine des thèmes de grande envergure, concernant l'histoire mais aussi l'avenir de nos langues et de nos cultures, dans le cadre de cette mondialisation qui avance et qui, comme on peut le voir en ce moment, va toucher non seulement les pays romans, mais l'Europe toute entière.

Dans ce contexte, une relance de nos langues pourrait bien trouver sa place, non seulement dans l'usage interne de nos congrès –où l'on pourrait très bien se servir de plusieurs langues dans un heureux mélange roman– mais aussi dans la société européenne actuelle. Le travail sur l'intercompréhension romane –avant tout dans nos universités– est sans doute l'un des moyens de valorisation les plus efficaces. Je pense par exemple au projet EuroComRom de notre collègue Till Stegmann à Francfort, mais il y en a certainement d'autres.² En tant que médiéviste et philologue, je ne suis pas à même de vous donner des indications plus précises mais, sans aucun doute, la didactique universitaire devrait se placer dans une dimension nettement romane, aussi bien du point de vue linguistique que littéraire (je reviendrai sur cet argument à la fin de mon intervention).

Il est vrai que la place de l'anglais pourrait bien être réduite dans sa fonction de langue-pont ou de *lingua franca* entre locuteurs romans. A ce propos, je veux vous conter une petite anecdote: à Turin, pendant les Jeux Olympiques d'Hiver de 2006, j'ai assisté à une conversation entre un membre de l'équipe espagnole et un employé turinois du stade; tous les deux parlaient très peu l'anglais et, donc, il leur a fallu beaucoup de temps pour échanger quelques mots; or, leur conversation aurait été bien plus facile et agréable si chacun avait parlé sa propre langue, avec seulement un peu d'attention et un débit pas trop rapide.

Dans cette perspective, il y a aussi la promotion d'une action commune pour la valorisation des langues romanes à l'intérieur des administrations publiques, surtout dans celles qui sont internationales et, notamment, dans celles de l'Union Européenne. Là encore, il s'agit d'une question qui touche la société entière et le rôle que nos études et nos activités peuvent jouer est important mais non exclusif. Mais, à mon avis, c'est dans l'école et dans l'université que notre activité peut devenir très importante, en présentant nos langues et nos littératures, nos cultures finalement, comme le produit d'un héritage commun, d'une origine commune.

² Je renvoie au livre *Le lingue romanze. Una guida per l'intercomprensione*, a cura di A. Benucci, Torino, UTET, 2005.

Pour revenir au domaine d'oc, qui est l'objet de l'AIEO, c'est justement dans cette perspective que la langue, la littérature et la culture d'oc pourront trouver la voie d'une continuité réelle, culturellement consciente et, je dirais, historiquement justifiée. Je ne pense pas que des revendications de type «nationaliste», que le rêve de la «patrie occitane» (ou, ce qui est pire encore, de plusieurs petites patries occitanes ou provençales) soit le meilleur moyen de promouvoir le monde occitan.

Je vais terminer, justement, par un plaidoyer en faveur de cet héritage qui a pour point de départ mon activité de philologue et de médiéviste. C'est précisément pendant le Moyen Âge que s'établissent les structures de l'Europe moderne et, encore, de notre Europe d'aujourd'hui: structures culturelles mais, surtout, structures linguistiques et littéraires, au sens le plus large de ces termes; c'est surtout dans le monde roman, en France et dans l'Angleterre anglo-normande, puis en Espagne et en Italie, que ces structures se développent, le monde germanique restant pour beaucoup de temps tributaire des innovations françaises. C'est précisément cet héritage commun que nous devons valoriser dans nos cours universitaires ou à l'intérieur de nos activités de vulgarisation. En Italie, la pratique de la «vieille» philologie romane reste encore dominante, avec une forte composante historique et comparative; cependant, la tentation d'enseignements plus «réduits» (tels que la philologie gallo-romane ou les littératures ibériques) attire certains de nos collègues. Or, il faut refuser de telles perspectives qui sont déjà adoptées par les collègues de langues et littératures étrangères (mais qui, du moins en Italie, se tiennent plutôt à l'écart du Moyen Âge, en général), quelques fois avec des résultats un peu médiocres.

La tâche la plus importante de notre activité est donc le maintien de la perspective «romane», aussi bien dans les études linguistiques que littéraires: une perspective romane qui, d'autre part, était tout à fait normale au Moyen Âge dans les pays romans, et, à la lumière de la tradition latine, même en dehors de la Romania.

Francisco Moreno Fernández (Universitat de Alcalá de Henares – Directiva de ALFAL)

La Asociación de Lingüística y Filología de la América Latina (ALFAL):
historia, organización y actividades

El sentido de la ALFAL

La Asociación de Lingüística y Filología de la América Latina (ALFAL) es una de las mayores organizaciones internacionales de estudiosos de la lengua en el mundo y la más importante, en cuanto a número de socios, de especialistas en lenguas española, portuguesa y amerindias. Esta asociación tiene como una de sus principales señas de identidad la agrupación de estudiosos, no solo de distintos idiomas, sino también de diversas especialidades de la lingüística. Al mismo tiempo es reflejo de la comunidad de intereses que comparte todo el ámbito cultural latinoamericano e ibérico. Su reconocimiento internacional como representación del universo lingüístico y cultural iberoamericano constituye unos de sus principales activos y tiene su correspondencia en otras iniciativas

de naturaleza social y cultural que conciben el mundo ibérico y latinoamericano como un conglomerado con personalidad propia. Por otra parte, la ALFAL intenta estar alineada con las mayores asociaciones mundiales con objetivos afines y es socia activa de la *Fédération Internationale des Langues et Littératures Modernes / International Federation for Modern Languages and Literatures* (FILLM), miembro de la UNESCO.

Una larga historia

La idea de la fundación de la ALFAL surgió en agosto de 1962, en Cambridge, Massachussets (Estados Unidos), durante el IX Congreso Internacional de Lingüística, organizado por el Comité Internacional Permanente de Lingüistas (CIPL, dependiente de la UNESCO). Fue iniciativa de un grupo de lingüistas e hispanistas latinoamericanos y de otras procedencias. Finalmente, la ALFAL fue fundada en 1964, en Viña del Mar, Chile, bajo la primera presidencia de Juan M. Lope Blanch. Posteriormente fueron presidentes Humberto López Morales (Puerto Rico), Ataliba T. de Castilho (Brasil) y Alba Valencia (Chile).

La vida de la ALFAL ha tenido como principal elemento dinamizador la celebración de congresos internacionales. El I Congreso tuvo como sede a Montevideo (Uruguay), en 1966; el II se realizó en São Paulo (Brasil), en 1969; el III, en San Juan de Puerto Rico, en 1971; el IV, en Lima (Perú), en 1975; el V, en Caracas (Venezuela), en 1978; el VI, en Phoenix (Estados Unidos), en 1981; el VII, en Santo Domingo (República Dominicana), en 1984; el VIII, en Tucumán (Argentina), en 1987; el IX, en Campinas (Brasil), en 1990; el X, en Veracruz (México), en 1993; el XI, en Las Palmas de Gran Canaria (España), en 1996; el XII, en Santiago de Chile, en 1999; el XIII, en San José de Costa Rica, en 2002; el XIV, en Monterrey (México), en 2005; el XV, en Montevideo (Uruguay), en 2008. El XVI congreso se celebra en Alcalá de Henares (Madrid, España), en 2011. Han sido, pues, una docena los países anfitriones de los congresos de la ALFAL, lo que ha permitido la captación de socios en todos los rincones de Latinoamérica y de España, así como el acercamiento de la sociedad a investigadores de diferentes latitudes.

La organización interna

La constitución interna de la ALFAL ofrece, como elemento fundamental, una nutrida y representativa nómina de asociados. Para su organización, cuenta con una Comisión Directiva constituida por 9 miembros de diferentes países. Además, para atender a los socios de una forma más cercana, se cuenta con un equipo de 18 delegados regionales que colaboran estrechamente con la Directiva en la distribución de información y en otras labores organizativas.

En 2010, el número de socios de la ALFAL era de 1241, distribuidos por países del siguiente modo:

Alemania	24	Holanda	10
Argentina	102	Inglaterra	4
Austria	1	Italia	17
Bélgica	2	Japón	33
Bolivia	18	México	149
Brasil	371	Noruega	1
Canadá	9	Perú	14
Chile	46	Portugal	1
Colombia	26	Puerto Rico	30
Corea	3	Rca. Checa	1
Costa Rica	2	Rca Dominicana	3
España	168	Suecia	2
Estados Unidos	90	Uruguay	52
Finlandia	1	Suiza	2
Francia	12	Venezuela	47
		Total socios 2010	1241

Los socios se reúnen en asamblea general cada 3 años, con motivo de los congresos, y en ella se hace balance de lo realizado en el seno de la asociación y se produce la renovación parcial de la Comisión Directiva.

Los congresos internacionales de la ALFAL

La asociación organiza un congreso internacional cada tres años, teniendo como sede distintas ciudades del ámbito Latinoamericano y de España. En ellos se reúnen lingüistas de todo el mundo con el denominador común de investigar fenómenos lingüísticos de las lenguas española y portuguesa, así como de las lenguas indoamericanas.

Los congresos de la ALFAL presentan una estructura que incluye:

1. Conferencias plenarias a cargo de distinguidos científicos invitados.
2. Comunicaciones de los socios, distribuidas normalmente en las siguientes secciones:
 - 2.1. Análisis de estructuras lingüísticas (Fonética y Fonología, Morfología, Sintaxis, Léxico-Semántica)
 - 2.2. Dialectología y Sociolingüística.
 - 2.3. Pragmática y Análisis del discurso
 - 2.4. Psicolingüística
 - 2.5. Lingüística histórica y Filología
 - 2.6. Lingüística indoamericana
 - 2.7. Lingüística aplicada
 - 2.8. Política lingüística, y
 - 2.9. Análisis de textos literarios.
3. Sesiones de los proyectos de investigación patrocinados por la Asociación.
4. Cursos y/o talleres monográficos.